

«LA VIE EST UN ZOO» : LA POÉSIE DE DELPHINE LECOMPTE

L'œuvre de la poétesse flamande Delphine Lecompte (° 1978) est hyperaccessible. Quels que soient l'humeur ou l'état de concentration du lecteur, impossible de comprendre de travers. Lecompte a débuté en 2009 avec le recueil *De dieren in mij* (Les Animaux en moi). Un an déjà a passé depuis la publication de son deuxième recueil *Verzonnen prooi* (Proie imaginaire). Elle habite Bruges et a été nommée «poète municipal» de Damme, petite ville de Flandre-Occidentale.

De dieren in mij se savoure comme une succession de petits délices cocasses. «Voici mon ami» crie le poète, et voilà l'ami qui trébuche brusquement sur l'emballage d'un sécateur. Elle souligne l'absurde. Si son ami tombe, c'est bien sûr sur sa «bonne bouille». Et il possède en prime des «pieds diabétiques». L'auteur est consciente de ses sauts du coq à l'âne et de ses ruptures: «je n'ai plus rien à ajouter / à cette journée» et «je contemplais le jour / comme un tireur ne tiendra jamais en joue / un choucas.»

Lecompte a la coquetterie d'utiliser un langage d'enfant. Beaucoup de poèmes s'adressent à un homme plus âgé, un amant. Elle adopte une façon enfantine de lui parler:

*Plus tard tu m'as donné des biscuits
dans mon estomac et dans mon sommeil
ils ont pris les formes de
mammifères préhistoriques.*

«Donner des biscuits dans mon estomac» n'est pas une jolie tournure. Lorsqu'elle dit un peu plus loin qu'elle «saisit de jeunes animaux», ça manque de clarté, on ne sait si elle les surprend, les observe ou les prend dans ses bras, peut-être les dévore-t-elle tout de bon. Elle joue de ce côté brouillon, elle le met au service d'une offensive de charme. Son œuvre ne manque pas de pléonasmes, c'est souvent redondant. L'automne est d'abord désigné par son nom, revêt ensuite l'apparence d'un *roadkill* et nous voyons finalement un hérisson



Delphine Lecompte (° 1978), photo P. Vergauwe.

écrasé. Dans un autre poème, assise jambes croisées en tailleur sur le ventre d'un homme mourant d'un cancer de l'intestin, elle fredonne un chant contestataire. Sa poésie a parfois le ton du babillage, d'un gazouillis *mezza-voce*. C'est plaisant, et dans son genre, sans précédent, mais pas particulièrement durable peut-être.

Les poèmes de Lecompte sont d'étranges fantômes débités par un conteur impassible. Des anecdotes folles sur des repas de pieuvre horriblement chers et des balades à vélo de grand matin quand le vent vous envoie en pleine figure des préservatifs usagés. Outre l'ami plus âgé déjà cité, des parents entrent aussi en scène:

*Ma mère et mon père
ils ne me voient pas
ils parlent de moi et regardent à travers moi
la tache sur le mur
là où je me suis un jour appuyée avec un chat trempé
et une épaule couverte de griffures*

«tu es trop vieille pour être orpheline», écrit Delphine Lecompte dans son premier recueil, et lorsqu'elle défend l'époque moderne contre les moralistes: «il y a encore du respect / au-delà de l'autorité». Ses poèmes révèlent une personnalité particulièrement sympathique. Un oiseau qui siffle à l'aube «ne veut pas prolonger davantage la nuit». Son œuvre est un mélange d'absurde et de monologues ludiques. «Je pense parfois que je suis morte / et la seule à ne pas m'en rendre compte», écrit-elle. Le monde n'est pas non plus uniquement un décor chez Lecompte: «Le paysage ahuri nous hait / et nous supporte tous». Surviennent parfois des énoncés définitifs: «Le paon grâce à sa queue / détourne l'attention de ses vilaines pattes». Et tout ça n'est pas innocent: «Chaque jour est de mauvaise augure / jusqu'à preuve du contraire».

ESSAYER DE RESTER MAÎTRE

L'œuvre de Delphine Lecompte a une lointaine parenté avec celle d'une autre jeune poétesse flamande, Els Moors¹, qui débuta en 2006 avec *Er hangt een hoge lucht boven ons* (Un ciel haut nous surplombe). On a écrit de Moors que son œuvre est sans conteste le produit de quelqu'un qui est né au pays de René Magritte. Aucun(e) Néerlandais(e) n'aurait pu l'écrire. Mais Moors a plus de souci esthétique que Lecompte, son absurde est plus modéré et enrobé dans des images plus élégantes et paisibles. Chez Lecompte, typiquement, dans presque chaque poème, l'histoire déraile, une anecdote mène à une subordonnée qui prend la main et force le poème dans une situation nouvelle.

Ceci apparaît clairement dans le deuxième recueil, *Verzonnen prooi*. Les mêmes éléments - une boîte à pain par exemple - se retrouvent dans plusieurs poèmes. Le vieil ami a comme signe du zodiaque le Sagittaire et on s'adresse invariablement à lui en sa qualité d'arbalétrier. Ce qui donne l'impression que le recueil possède une trame. Mais le découpage jure avec cette apparente cohérence: les poèmes sont classés par ordre alphabétique des titres, de «Als je gelukkig kunt zijn, wees dan gelukkig zonder gedichten» (Si tu peux être heureux, alors sois heureux sans poèmes) à «Zonder vader vader zijn» (Être père sans père).

Les deux recueils s'opposent. Pas tellement par le ton et le choix lexical, mais par l'intention de l'ensemble des poèmes de chacun des recueils. Les poèmes de *De dieren in mij* font montre d'assurance, sont quelque peu précieux et retenus. Ils charment le lecteur, sont subtils et spirituels. Les poèmes plus longs de *Verzonnen prooi* semblent être le produit de l'écriture automatique. Les situations absurdes décrites deviennent de plus en plus folles, elles semblent s'arracher à la réalité et gonfler jusqu'à devenir des hallucinations.

Les images que choisit Lecompte dans son deuxième recueil sont aussi plus folles et plus éloignées de la logique. La narratrice pose «des smarties dans la neige pour attirer des êtres extraterrestres». En exergue du livre, elle s'écrie: «Je ne vis pas dans une maison de fous/ quel triomphe». La folie n'a pas de limite, il n'y a plus de fil directeur dans son œuvre. Ça part littéralement dans tous les sens. Dans un des poèmes, la narratrice est vendeuse de sacs à main: «La propriétaire était une grosse Arabe avec des lobes d'oreilles / qui les jours impairs ressemblaient à des dattes, et les jours pairs à des grandes lèvres». Ses poèmes sont des fables dépourvues de parabole.

*Mon grand-père dit que tous les noms ne sont pas également bien choisis
Moi je m'appelle Delphine après tout
Comme si j'étais une fillette studieuse aux longues tresses
Comme si je faisais du volontariat au dispensaire de méthadone
Comme si je tricotais des châles pour des veufs hypothermiques avec de la laine
Achetée avec le peu d'argent de poche que je reçois pour lui avoir fait une pipe?!*

L'œuvre a-t-elle pris le pas sur le poète? «Mon poème, une fois de plus, en sait plus long que moi», écrit Lecompte, et plus loin: «Mon moi est un oui qui dit non». Ce qui frappe est son penchant pour les métaphores extravagantes: «Sa peau est comme le pneu sur lequel les enfants jouent à la balançoire et qu'ils souillent de morve». L'enchaînement des situations finit par devenir hilarant. La fille d'un type raconte que lors d'un incendie à l'école, un garçon paniqué sort en courant et se blesse. Ce garçon a comme par hasard une jument qui s'appelle Mona, nommée ainsi en souvenir de sa sœur qui s'est étouffée en avalant un bouton de la veste de l'ours en peluche. Et cet ours en peluche s'appelle comme

par hasard John, pour John Lennon. Ainsi se forme une guirlande de calembredaines dont le poète essaie de rester maître.

Il convient de classer l'œuvre de Lecompte dans le genre *light verse*. Mais par ailleurs, elle n'est pas aussi lapidaire que l'exige en général ce genre. Delphine Lecompte se situe dans la tradition de poètes néerlandais tels C. Buddingh' (1918-1985) et Remco Campert (° 1929), des poètes qui dévoilent l'absurdité de la vie avec flegme et parfois une certaine mélancolie. Par le truchement d'une poésie que l'on qualifie de parlando. Une poésie qui fait la part belle au langage parlé et fait peu de cas des phrases supposées poétiques. À l'intérieur de ce parlando, Lecompte quitte constamment le droit chemin. Elle choisit la variante hilarante. Elle a une propension à crayonner un monde cartoonnesque dont elle-même et son vieil ami occupent le centre. «Het leven is een zoo» (La vie est un zoo) est le titre d'un de ses poèmes. Il en est ainsi en vérité. Reste à espérer que dans ce zoo elle ne demeure pas simplement le pingouin qui reçoit un poisson après son petit tour. Si c'est les applaudissements que tu recherches, c'est tout ce que tu recevras, a dit un jour un homme de théâtre plein de sagesse. Le grand succès qu'elle rencontre démontre que le public des Plats Pays éprouve le besoin d'écouter un poète qu'il peut comprendre et situer. Qui démystifie l'aura entourant la poésie. Son deuxième recueil a peut-être suivi d'un peu trop près le premier. L'avenir de ce poète qui déferle comme un ouragan à travers le paysage littéraire, est incertain et ouvert sur de nouvelles extravagances et de nouvelles aventures.

Erik Lindner

Poète - critique littéraire.

elindner@xs4all.nl

Traduit du néerlandais par Danielle Losman.

Voir *Septentrion*, XL, n° 1, 2011, pp. 76-77.

Note : Un poème d'Els Moors a été repris dans l'anthologie «Le Dernier Cru» paru dans *Septentrion*, XXXV, n° 3, 2006.